



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 2

Ma coopérative et ma loge ont toujours abusé de ma bonté

Henri, mon vénérable, m'a dit le lendemain de la réunion informelle :

- Ne te contente pas du procès-verbal de la réunion. Rapporte tout ce qui peut éclairer cette désagréable affaire.

Ma coopérative et ma loge ont toujours abusé de ma bonté. Henri ne se rendait pas compte de la corvée qu'il m'infligeait. Désormais, tout va avoir à faire avec l'affaire. Le moindre mot. La plus petite allusion des uns ou des autres. Je vais devoir passer mes nuits sur ce compte-rendu sans être certain de bien faire. Je peine toujours beaucoup à écrire, même si j'ai pris un peu plus d'assurance depuis deux ou trois ans.

Alain, le vénérable du *Chemin*, m'a demandé un jour de l'an dernier :

- Ils t'ont réélu secrétaire de *La Justice*, mon pauvre Titou ? Ils ne s'en font pas dans ta loge. Tu es devenu leur secrétaire perpétuel.

J'étais le dernier à devoir être choisi et conservé pour cette fonction.

Je suis le moins instruit de toute ma loge. Sans Théo, je ne m'en serais jamais sorti. Théo me disait au début :

- Un sujet, un verbe et un complément d'objet direct ou un attribut. Quand tu voudras t'essayer au complément d'objet indirect ou à la proposition relative, tu sonneras à mon portail et nous aviserons.

Maintenant, mes phrases tiennent debout et se donnent la main avec harmonie, mais Théo me reproche de rester confus. Je n'ose pas protester, mais si je suis confus, c'est que la vie est confuse. Celui qui éclaircit tout, manque de passion ou de sincérité. Victor le Belge, lui, m'encourage à me méfier de la clarté. Il faut, dit-il, ne jamais rendre les choses transparentes. Écrire, c'est pousser le loup à sortir du bois et ce loup, il se trouve souvent en nous, bien caché, prêt à mordre. Je sens confusément que Victor a raison.

Pour illustrer ce que je viens de dire, voici un rajout à mon procès-verbal ; au début de l'Affaire, tout au début, j'ai agi comme fou. J'ai cédé à la déraison et je me suis retrouvé en garde-à-vue. Avec le recul et sans vouloir me trouver des excuses, je sais que *Big Brother Bear* m'a poussé à mal faire.

Ces trois mots en anglais, *Big Brother Bear*, signifient « Grand frère l'Ours ». Ce qui est scandaleux pour les uns ne l'est pas forcément pour d'autres. Moi, cet ours me scandalise comme il aurait fait hurler à la provocation toute la population de La Roquebrussanne d'il y a quarante ans, du temps de ma naissance, et peut-être même d'il y a un peu moins de vingt ans lorsque j'ai été initié franc-maçon.

Big Brother Bear est une statue de deux mètres de haut qui représente un ours blanc revêtu des décors de Grand Maître, mais pas d'un Grand Maître de chez nous, Grande Loge ou Grand Orient. Il s'agit, très visiblement pour qui connaît ces choses, d'un décor de Grand Maître américain.

Cette statue se veut comique. Elle a été proposée à notre municipalité de droite par Michael, citoyen des Etats-Unis, au nom de la Grande Loge du Maine, sous le prétexte d'une opération humanitaire en faveur de la recherche contre le diabète et l'obésité. Michael possède une jolie maison en bordure du Luberon. Il vient chez nous chaque été. Je le connais bien, car c'est à moi qu'il s'adresse pour son vin. Nous en sommes arrivés par sympathie réciproque à nous tutoyer. Il aime se faire prendre en photo avec moi. Je lui arrive nettement au-dessous de l'épaule. Cela ne me vexe pas qu'il s'amuse du contraste entre un petit homme sec aux cheveux noirs, moi, et le grand costaud blond-roux à gros bras, lui. Ce qui m'agace, et pas qu'un peu,

c'est qu'il voit en moi le symbole du gentil Français sous l'aile protectrice de l'Américain. Ce type de généralisation me paraît débile, mais elle n'est pas étrangère à *Big Brother Bear*.

Non seulement notre nouvelle municipalité a accepté d'organiser une opération pour développer la recherche contre le diabète et l'obésité en jumelage avec la Grande Loge du Maine, mais elle a décidé que la statue de l'ours blanc serait, premier point, dressée au milieu du Mail pendant tout l'été de cette année ; deuxième point, inaugurée en grande pompe ; troisième point, serait l'emblème d'un appel à la générosité des touristes comme il a été procédé à Augusta, capitale de l'État du Maine et dans les toutes les villes du coin, Bangor, Portland et je ne sais encore quelles autres.

Que voulait dire « il a été procédé » ? Tout simplement que la Grande Loge du Maine aurait un stand sur notre Mail pour répondre aux questions des curieux. Quelles questions ? Sur le diabète et l'obésité, bien sûr, mais aussi sur l'organisation de la Grande Loge organisatrice et ses amis maçons français.

Tout, dans cette affaire, nous est apparu comme scandale sur scandale.

Premier scandale, nous connaissons des gens obèses évidemment, mais ils ne sont jamais des Provençaux de souche. Chacun meurt en Provence comme ailleurs, mais l'huile d'olive, notre bon vin, nos fruits et légumes du terroir, l'air que nous respirons nous protègent de l'obésité. Pour le diabète, il existe l'insuline. Que les ours blancs restent sur les banquises du Maine et s'occupent des obèses de là-bas.

Deuxième scandale, nous sommes ouvertement provoqués, nous, les vrais et anciens maçons de la rue Tournefort, nous qui avons contribué à l'exception française pour la santé. Nous nous sommes battus tout un siècle pour qu'existe une sécurité sociale universelle. Ce retour aux techniques moyenâgeuses de la charité chrétienne nous répugne profondément. Nous savons qu'il préfigure la restriction, voire la suppression de notre système républicain d'assistance sociale.

Troisième scandale, la municipalité braque le projecteur sur une Grande Loge lointaine pour introduire chez nous la Grande Loge Nationale Française, la G.L.N.F., qui refuse de nous reconnaître comme vrais et authentiques francs-maçons, nous, les sœurs et les frères de la rue Tournefort, dont la légitimité ne peut être contestée par personne.

Quatrième scandale, nous n'avons même pas été consultés. Qui oserait dresser une statue de la Vierge ou un calvaire sur le Mail

sans consulter le curé ou l'évêque ? Même un calvaire en or massif, offert par je ne sais quelle religion inconnue chez nous, ne saurait avoir sa place sur le Mail sans la bénédiction de l'évêque.

Aujourd'hui, la débauche d'informations et de promotions les plus folles font que rien ne scandalise plus. Il y a cent ans, une pareille statue sur le Mail, visible de partout, aurait fait mourir le curé d'apoplexie foudroyante. Tout le monde aurait vu là le symbole indécent de notre victoire sur la superstition religieuse. C'était le temps où toutes les tenues solennelles et rituelles s'achevaient, rue Tournefort, par l'acclamation : « Liberté, Égalité, Fraternité, Vive la République et à bas la Calotte ! »

Farouches opposants à ce bouquet de scandales, nous avons tenu bon et nous sommes tous abstenus de paraître à l'inauguration de *Big Brother Bear*. Du coup, et ce fut sans doute notre faute, nous ne savons pas avec exactitude qui figurait aux places d'honneur autour de Michael. Nous avons appris seulement de façon précise que le nouveau maire avait déclaré en conseil municipal qu'il ne voulait pas entrer dans les *chinoiseries* des obédiences maçonniques et qu'il s'en tenait au caractère humanitaire de la proposition d'un ours blanc sur notre Mail.

Deux mots, maintenant, sur le concept de « coyote ». Nous sommes restés si longtemps sans croiser le chemin des membres de cette Grande Loge Nationale Française d'inspiration anglo-saxonne que, du temps de mon initiation, personne, ni mon second surveillant ni mon premier surveillant ou mon vénérable et encore moins Théo Sérignan ne m'en ont jamais dit un seul mot. Pour moi, ces faux-frères n'existaient pas sur notre terroir maçonnique

Puis, j'ai lu un article sur ces faux-frères dans notre quotidien *La Provence* et je fus très surpris par les déclarations hautaines de leur représentant régional : À ses yeux, nos loges étaient nulles et non avenues.

Je suis donc allé interroger Théo qui m'a déclaré :

- Dans le roman policier américain, tu constateras qu'il est question des coyotes. Ils rôdent autour des maisons isolées. Ils hurlent dans la nuit. Ils contribuent au fond sonore de l'action. Toi, Titou, tu n'as rien à faire de ces coyotes. Il ne s'en trouve pas dans le Luberon ou sur le Mont-Ventoux.

Nos faux-frères de l'obédience des coyotes, qu'on appelle aussi l'obédience des gens friqués, n'ont donc pas existé pour moi jusqu'à très récemment. Je n'en avais jamais rencontré un, je ne

savais même pas s'ils avaient des temples à eux dans la région et voilà qu'un beau soir je me heurte à Marius Pujol dans la Grand-rue, à deux pas de notre vieille rue Tournefort, cette partie ancienne de notre ville qui est très belle avec ses vieux immeubles, typiquement provençaux.

Marius est mon jumeau. Nous avons été initiés rue Tournefort le même soir et nous sommes restés très proches pendant des années. Puis il a quitté La Roquebrussanne. Peu après, il a démissionné de *La Justice* pour s'affilier dans une loge d'Aix, plus proche de son nouveau domicile.

Je le rencontre donc par hasard, ce jour-là, et nous nous donnons une très chaleureuse accolade fraternelle. Nous échangeons ensuite des nouvelles sur nos familles. Il me dit habiter Lourmarin où il a repris une entreprise qui traite la pâte d'amande et fabrique des calissons d'Aix. Je le plaisante sur ces calissons prétendus d'Aix et qu'il produit ailleurs. Il me répond que la majorité des petits-suisseurs sont d'origine normande. Nous rions tous les deux, très heureux de nos retrouvailles et nous allons nous installer à la terrasse du grand café, place de la mairie.

Marius a changé. Comme moi, certainement, mais je crois qu'il a bien plus changé que moi. On le dirait tout nettoyé. Non qu'il ait été sale autrefois, mais il portait toujours des jeans semblables à ceux de nous tous, il ne mettait pas de cravate pour aller en loge car il n'en avait pas chez lui, disait-il, et ses cheveux assez longs, mal peignés, pas très propres certains jours, lui donnaient l'air d'un guitariste ou d'un chanteur des rues.

Le voici maintenant en costume gris avec cravate, malgré la chaleur, les cheveux coupés très court sans une seule mèche qui dépasse, et l'air enrichi d'un monsieur qui a réussi.

Je ne le lui fais pas remarquer, mais je lui demande quelle est la loge où il s'est affilié. Il me regarde avec un drôle d'air, un peu gêné, un peu goguenard.

- Ne me dis pas que tu as quitté le Grand Orient !

Eh bien, si. Marius, mon jumeau, est passé à la Grande Loge Nationale. Il est devenu un coyote. On m'aurait dit qu'il s'était métamorphosé en chacal ou en loup que je n'aurais pas été plus sidéré. De plus, il était le premier de ces francs maçons à la gomme ou à l'américaine que je rencontrais. Je pouvais lui parler, il m'avait embrassé, je pouvais l'identifier comme tel avec certitude.

Et c'était mon jumeau, celui qui était entré avec moi dans notre temple, ni nu ni vêtu, la corde au cou, qui avait goûté comme moi

à la coupe d'amertume et qui, le bandeau enlevé, avait vu la même lumière et tous nos frères debout, l'épée en main, prêts à nous protéger ou à nous punir en cas de trahison.

Aurais-je préféré Marius Pujol mort ou démissionnaire tout de bon ? Peut-être bien.

- Tu me dévisages, me dit-il, comme un juif regarderait son frère s'il avait épousé une arabe.
- J'ai de quoi ne pas en croire mes oreilles, avoue-le. Toi, Marius, à l'obéissance des gens friqués ? Toi, qui ne me reconnais plus comme un vrai franc-maçon ?

N'exagérons pas, me répondit-il, et il me confia très calmement les raisons de son changement d'obéissance. Selon lui, nos Grands Maîtres du Grand Orient ne savent parler que de laïcité. C'est leur marotte. Or, le mot laïcité, est entendu par chez nous comme un aboiement contre les religions. Notre vieil et bon secret maçonnique s'étant volatilisé, nos appartenances divulguées sur internet, des listes de francs-maçons circulent d'une ville à l'autre. Il devenait de plus en plus difficile à un chef de petite entreprise d'expliquer à des clients fidèles, qui vous découvrent franc-maçon, la monomanie laïque de nos Grands Maîtres, assez peu brillants par ailleurs sur les autres sujets. Qu'ont-ils à bavasser à la télé ou dans la presse ? Se rendent-ils compte du mal qu'ils font ?

Depuis qu'il a changé d'obéissance, Marius peut répondre à ses bons clients qu'il appartient à une franc-maçonnerie différente de la française. Il les rassure en leur confiant que dans son obéissance comme partout dans le monde, il est obligatoire de croire en Dieu et d'avoir une religion.

- Mais tu nous renies !
- Comment faire autrement ?

Il restait très attaché, m'assura-t-il aux valeurs de son initiation au Grand Orient. Il n'avait basculé dans aucune religion. Il s'était seulement déclaré catholique pour la façade. Sa nouvelle loge n'exigeait rien de plus. En toute chose, il pouvait pratiquer le libre examen aussi bien que du temps où il allait rue Tournefort.

- Tu nous as quand même reniés !
- Tout le monde a oublié que j'ai été des vôtres. Je me dois d'abord à mon entreprise et à ma famille. J'en avais assez des discours de nos Grands Maîtres. Quand on nous sait maçon, nous perdons un client chaque fois qu'ils ouvrent la bouche !

Ce n'était pas sa seule raison de quitter le Grand Orient, qui traîne derrière lui, me dit-il, toute une bande d'éclopés et de bras-

cassés à désespérer de l'Humanité. « Je ne parle évidemment pas de toi, Titou, tu es un type formidable », mais quand vous déciderez-vous à ne plus recruter que des décideurs ?

- Quels décideurs ?
- Ceux qui pèsent dans le pays et non plus ceux qui se cherchent un hospice pour penseurs défaillants.

Quand il eut fini de justifier ainsi son départ chez les coyotes, me laissant abasourdi avec un mauvais goût de vin aigre sous le palais, Marius Pujol, mon frère jumeau, me donna le coup de grâce. Selon lui, les effectifs de son obédience avaient rejoint ceux du Grand Orient, si bien que plus nombreux et mieux établis dans telle ou telle ville que les loges du Grand Orient, les coyotes étaient un peu moins nombreux ailleurs, comme à La Roquebrussanne. Peu lui importait d'ailleurs. Que chacun reste chez soi et tout ira bien. Il existait du reste un accord secret entre les deux principales obédiences françaises. Elles sauraient voler au secours l'une de l'autre en cas de danger grave.

Bluff, gloriole ou délire ? J'avais le sentiment de parler avec quelqu'un d'une autre caste, comme cela se passe en Inde à ce qu'on en raconte. Nous nous sommes quittés sans amitié. Il n'est jamais plaisant de passer pour un imbécile ou un ignorant. Je suis les deux sans doute. Marius m'avait traité de haut. J'ai l'habitude, hélas ! Les clients de ma coopérative ne respectent pas tous le petit homme que je suis. Certains me donnent les clés de leur voiture pour que j'aie à charger leurs cartons de bouteilles dans le coffre, mais ils me regardent si peu qu'ils ne me reconnaissent pas si je les croise en ville. Il n'y a qu'en loge où je suis vraiment quelqu'un d'égal aux autres. Le suis-je encore pour mon jumeau d'initiation ? Nos Grands Maîtres lui paraissent peu brillants ? Théo pense comme lui. Devant qui en est-il gêné ? Devant ceux qui lui achètent sa pâte d'amande et ses calissons ? Ce sont des commerçants comme moi, mais Henri Paget, mon vénérable, est un des cerveaux français du nucléaire et je suis toujours de plain-pied avec lui. Je n'en ai rien à faire de nos Grands Maîtres.

Si, un jour, Théo lit mon procès-verbal de l'affaire du Luberon, il tracera un trait rouge en marge de ce que je viens d'écrire avec un seul mot : Digression.

Pas d'accord. Cette digression éclaire le contexte. Les *chinoiseries* d'obédiences ne m'intéressent pas, mais si notre implication dans l'Affaire du Luberon a fait tant de bruit, *Big Brother Bear* en est la cause. Nos Grands Maîtres répètent dans chacun de leurs discours : « Nous ne sommes pas secrets, nous

sommes discrets. » Un ours en décor de Grand Maître au beau milieu du Mail, c'est de la discrétion ?

Parlons de notre Mail maintenant. Qui visite la Provence le découvre toujours avec un grand bonheur. Il s'étend sur plus de trois cents mètres en ville-haute où il forme une longue terrasse ombragée par des platanes centenaires. De là, on domine la ville-basse avec une vue magnifique sur le vignoble et sur le Luberon. C'est sur ce Mail de toute beauté qu'a lieu chaque année la *Coupe des Deltas*.

Depuis qu'existe internet, on a beaucoup plaisanté sur le mot mail. Le mail électronique se prononce *mèle*, comme *bèle* pour un mouton qui *bèle* ou *bèbe* pour un bébé qui fait la *bèbe*, cette façon des nourrissons de dire non.

Le Mail, lui se prononce *maille*, comme dans *ail*. C'est l'internet local, une vraie toile sous les platanes, bien plus rapide que l'autre dans la course aux nouvelles.

Big Brother Bear trône à présent chez nous contre l'avis des francs-maçons de la rue Tournefort, seule vraie franc-maçonnerie traditionnelle de notre terroir, plus vieille et aussi vénérable que les platanes qui l'entourent.

Si j'ai fait la folie d'appeler Théo pour lui demander dans l'urgence de déménager nos archives et mon ordinateur, si je me suis crispé si fort sur notre secret maçonnique, c'est que la présence de *Big Brother Bear* sur le Mail m'exaspérait depuis des jours et des jours. Quand je donne mon argent pour des plus malheureux que moi, je ne le fais jamais savoir. L'argument que la Grande Loge du Maine exerce la charité avec humour ne me touche pas. Promotion et charité marchent de pair dans cette affaire.

Autant j'aime le soleil sur ma vie, autant je cherche l'ombre pour mon intimité. La loge est au cœur même de mon intimité. Jusqu'à l'Affaire de cette disparue, je n'avais jamais dit à personne que j'étais franc-maçon. À personne sauf à ma femme Yvette, évidemment, mais à personne en ville et à personne à la coopérative. Je suis trop fier d'être franc-maçon pour aller m'en vanter.

Avec *Big Brother Bear* sur le Mail, mille questions ont été soulevées. Pourquoi cette publicité soudaine ? Qu'avons-nous à faire de l'obésité ? Comment les francs-maçons peuvent-ils oser ça ? Est-il vrai qu'ils détiennent tous les pouvoirs de l'État ? À la coopérative, j'ai continué mon boulot *comme d'hab*, mais j'en

avais les orteils crispés et le ventre noué. Les acheteurs de partout nous parlaient de cet ours blanc. Et pourquoi ce tablier ? Et pourquoi ces manchettes ? J'avais envie de crier que nos Grands Maîtres à nous ne portent pas de manchettes.

Aussi, quand la rumeur lancée par Fantoche s'est répandue, l'ours blanc l'a démultipliée. Même sympathique et drôle, un ours symbolise le danger. En apparence, il s'agit d'un animal débonnaire, mais en réalité, il peut fort bien se saisir d'une femme et la faire disparaître.

Cet ours a fait renaître de vieux fantasmes anti-maçonniques. Le nouveau pape, notre vieil ennemi allemand, a recommencé avec ses mises en garde contre nous et il a réveillé dans certaines loges l'envie d'en découdre avec les cathos. Victor, le Belge, me dit qu'en Belgique, ils n'ont jamais déposé les armes.

C'est pourquoi le secret maçonnique aurait dû rester aussi absolu qu'autrefois et d'autant plus que la liberté de réunions discrètes est devenue presque impossible en France. La vie privée est ressentie par les gens au pouvoir comme une menace contre l'intérêt général. Toutes sortes d'organismes la violent avec la bénédiction de l'État. Au lieu de défendre avec acharnement notre droit au secret, nous faisons les malins avec un ours blanc sur le Mail.

Quand donc, demande Marinette, la femme de Ciu, devons-nous déclarer chaque année au fisc le nombre d'orgasmes que nous aurons connus dans l'année ? Il est question de les taxer comme tous nos plaisirs. Marinette n'est pas maçonne, mais elle a entendu son mari quand il dit : « Le secret, c'est l'orgasme du franc-maçon ».

La statue de l'ours est-elle belle ? Le maire la prétend moderne et dans la ligne des galeries parisiennes de peinture et sculpture. Moi, je ne me permets pas d'avoir une opinion sur un sujet pareil. Je m'y connais en vins, pas en art. Théo dit que la modernité privilégie la forme au détriment du fond.

Tout ça, c'est du chinois pour moi. Je rapporte les paroles de Théo comme mon chien me rapporte un perdreau. J'y comprends toutefois que peu importerait la signification de *Big Brother Bear*. Il suffit qu'il soit insensé pour exprimer un monde qui n'a plus d'autre sens que d'aller au désastre. L'art du désastre passe par l'art du dérisoire, dit Théo. Il a peut-être raison pour l'art. Pour les vins, sûrement pas. Le contenu vaut mieux que la bouteille.

La dérision, puisque Théo nous affirme qu'il s'agit là de dérision, nous fait un énorme tort. Nos loges ont une belle et longue histoire à La Roquebrussanne. Notre maire lutte en sous-main contre toute expression de la laïcité et, selon Théo, il s'est plu à ennuager les esprits. Ennuager n'est évidemment pas une expression de Titou, mais un bon secrétaire de loge doit rapporter ce qui se dit avec les mots prononcés.

Un soir, Théo a déclaré en tenue : « De vrais amis vivaient au Monomotapa. » Henri Paget, mon vénérable, a éclaté de rire. Les intellos sont comme ça. Ils rient de ce que les autres ne comprennent pas. Ce n'est pas qu'ils manquent de fraternité ou se moquent ouvertement de nous, mais ils ont une manière à eux de nous faire comprendre que leur cerveau n'est pas fabriqué comme le nôtre. J'y suis habitué et cela me trouble peu. Moi, je ris à mon goût et ne ris pas du tout quand un ours blanc maçonnique est installé sur le Mail au lieu et place d'une statue de Gambetta ou de Jules Ferry.

« Selon les lois de la modernité, l'insensé donne son sens à une société insensée », dit également Théo. Je n'aime pas, moi, ce qui n'a pas de sens et je déteste que la culture soit un instrument de mesure des hiérarchies sociales. Ce soir-là, Théo, de l'Orient où il siégeait comme Vénérable d'honneur, a aussi déclaré et j'ai noté ses mots :

- Toute tradition s'enrichit, évolue, se nourrit d'autres traditions, Toute tradition peut se perdre, mais peut renaître, se dénaturer puis se revivifier. Aucune, jamais, n'a pu se transmettre immobile ou figée. Le Crucifix et la Vierge Marie, grandes images traditionnelles, ont recouvert la terre française, mais elles ne symbolisent plus grand-chose à présent pour la majorité de la population. Personne n'aurait donc l'idée de les ériger sur le Mail au milieu des joueurs de pétanque. Ce sont des images usées. *Big Brother Bear*, tout au contraire, nous agresse directement. Le maire le sait et s'en amuse. J'ai milité longtemps pour l'abolition de la peine de mort. Pas pour l'abolition du coup de pied au cul et c'est ce que notre maire mérite.

Nos loges ne voulaient donc pas de cet ours. Elles ont pourtant cédé, comme la laïcité cède sur tous les fronts. Moi, quand j'ai vu la bête, je ne pouvais en croire mes yeux. Je ne me suis pas trop inquiété sur le moment, car j'étais sûr que la Commission départementale des Arts ne donnerait pas son autorisation. Je t'en

fiche. Ils ont obtenu tous les feux verts qu'il leur fallait grâce à Edgar Joly.

Je sais maintenant qui est réellement ce personnage connu de tous. Il a beaucoup grossi ces derniers temps. A-t-il peur de l'obésité ? Nous le voyons partout en ville et dans les environs. Il marche en se dandinant comme un ours. Il y a en lui du *Big Brother Bear*. Il possède une entreprise de matériels sécuritaires, grille et barbelés, portails à ouverture automatique, systèmes d'alerte et de verrouillage, clôtures électriques. Il a pour clients tous ces gens de plus en plus nombreux qui ont de plus en plus peur de se faire cambrioler. Il prétend avoir équipé plus de la moitié des belles propriétés du Luberon. Cela explique le rôle qu'il a joué dans les débuts de l'enquête sur la disparue. Normal. Dans son job, on est cul et chemise avec la police.

Le stupéfiant, c'est que *Big Brother Bear* lui a donné tout soudain la réputation d'être un très haut et très puissant dignitaire maçonnique. Du coup, moi, Titou, je ne marche plus. Ce mec ne répond pas à mon salut quand je le croise dans les rues et, quand je charge des cartons de vin dans le coffre de sa voiture, il me regarde sans me voir.

Depuis que j'ai reçu les confidences de Marius Pujol, je le vois de travers. Se peut-il qu'il soit maçon ? Galéjade ou réalité ? J'ai été initié il y a près de vingt ans, je suis le secrétaire de ma loge depuis dix ans, je pensais connaître tous les maçons du coin et tant pis si je passe pour un imbécile, même en garde-à-vue et malgré les dires du commandant Moret, je m'obstinais à refuser qu'un mec pareil puisse être des nôtres. En rage contre *Big Brother Bear*, plus attaché au secret que jamais, j'ai dû me défendre contre un officier de police judiciaire. Il exige que je lui remette la liste des maçons de ma loge. Edgar Joly lui a dit, me déclare-t-il, que je la détenais en tant que secrétaire. Comme le journal l'écrira, je me serais plutôt laissé fusiller que de livrer le secret maçonnique. Il vaut bien le secret médical ou le secret de la confession des curés. J'ai donc envoyé Fantoche se faire voir. Il m'arrête et je commets alors la folie de mouiller Théo en lui demandant de déménager nos archives et mon ordinateur.

Résultat, me voici enfermé dans une cage grillagée. Or, pendant toutes ces heures que j'y ai passées, j'étais l'homme le plus étranger à l'Affaire qui pouvait exister à La Roquebrussanne. Je ne savais rien. Pas même encore le nom de la disparue. Ce procès-verbal, que je suis amené maintenant à peaufiner en vue de sa publication, était à peine commencé sous forme de quelques notes disparates. Je n'avais en tête que l'obligation du

secret à garder coûte que coûte, même si je devais pour cela faire un petit obstacle à la Justice. Je m'obstinais au nom d'une tradition immémoriale, par conviction, par amour de ma loge et, plus que tout, par un refus farouche de toutes ces investigations policières, étatiques ou commerciales dont nous finissons toujours par devenir victimes et d'autant plus que nous sommes des petits.

Victime, je l'étais. Toute la ville et ma coopérative apprenaient brusquement que le Titou de la coopé était un franc-maçon important, ce qui est ridicule car je n'ai aucune importance, mêlé de près à une affaire de disparition, de si près même qu'il avait fallu m'arrêter sur mon lieu de travail.

J'ai donc bien des raisons d'enrager pendant que je me tourne et retourne sur la banquette inconfortable de ma cage grillagée. Pourquoi Frantoche s'en est-il pris à nous jusqu'à m'emprisonner ?

Arrivé d'Aix, ne connaissant pas notre ville, il se met en chasse des francs-maçons pour une raison qui nous apparaîtra plus tard. Il s'informe d'abord auprès de Ciu, patron de la Brasserie du Mail, dont on a dû lui dire que rien chez nous ne lui échappe. Il demande à Ciu, qui me l'a rapporté pour mon procès-verbal, s'il connaît des francs-maçons à La Roquebrussanne.

- Oh ! Oh !, lui répond Ciu, ce n'est plus à la mode, ces trucs-là. J'imagine que les temples maçonniques sont aussi vides que les églises.

Avec *Big Brother Bear* sur le Mail, c'était se foutre de lui, mais que pouvait répondre Ciu ? Je connais tous les maçons d'ici, venez rue Tournefort et je vous mets en main la liste de nos frères ? Non, Ciu a répondu normalement et il a eu d'autant plus raison de répondre ainsi que Fantoche nous mentait. Il prétendait chercher une femme disparue. Or, elle n'avait pas disparu. Elle était morte et il le savait d'autant mieux qu'il l'avait envoyée à la morgue d'Aix dans le plus grand secret pour autopsie et toutes les analyses qui s'en suivent.

Au début de l'Affaire, Ciu s'est donc contenté de blaguer, sans chercher derrière la montagne, comme dit Victor. Nous avons tous blagué, nous aussi, d'autant plus que La Brasserie du Mail, pendant la *Coupe des Deltas*, bourdonne de rumeurs. C'est là, sous le regard de Ciu, que se prennent les paris.

Envoyé sur les roses par Ciu, Fantoche a dû interroger tous ceux dont on lui aura dit qu'ils étaient francs-maçons et il apprend qu'

Edgar Joly serait notoirement notre grand manitou. Notoirement, tu parles ! Moi, je ne m'en doutais même pas.

La réalité dépasse la fiction et la réalité, c'est que Nestor découvre le pot aux roses sans même l'avoir cherché. Nestor est celui d'entre nous qui faisait office de premier surveillant à la réunion informelle. Il possède un beau magasin de lingerie fine en haut de la Grand-rue, celle qui mène de la Ville-basse à Ville-haute et se termine à la mairie. La porte du magasin de Nestor est toujours ouverte en été. Il a tout entendu :

- Monsieur Edgar Joly ?
- Lui-même.
- Commandant Moret de la police judiciaire. Etes-vous franc-maçon, Monsieur Joly ?
- Je ne réponds jamais à ce genre de question.
- J'aurais des éclaircissements à vous demander.
- À quel sujet ?
- La disparue du Luberon. Je pense que vous êtes concerné. Le commissariat est à deux pas. Acceptez-vous de m'y accompagner ?

Ils s'éloignèrent et Nestor n'entendit plus rien. La suite est très facile à deviner : Edgar Joly a envoyé Fantoche sur les maçons de la rue Tournefort. Le paradoxe de l'affaire est que, si nous ne le connaissons pas comme maçon et s'il ne nous reconnaît pas comme tels au nom des principes ridicules de son obédience, Edgar Joly, lui, nous a tous dans l'œil, car il connaît toute la ville, chacun étant pour lui un client potentiel. Donner quelques uns de nos noms à Fantoche ne lui posait aucun problème de conscience. Il n'a jamais juré de garder le silence sur nous et il a le plus grand intérêt à servir la police. Donnant donnant dans ces métiers-là.

Petit ou plutôt court sur jambes, car il a le torse très long, joufflu, rougeaud, les cheveux noirs plaqués et des sourcils étroits, bien dessinés à la chinoise, il porte toujours le même genre de costumes bleus ou gris, car il s'habille en permanence comme s'il partait à un mariage, ventre en avant et, selon moi, sur le chemin de l'obésité. Je me fais plaisir de tracer son portrait sans le rendre plus beau qu'il n'est, car je lui dois mon arrestation. C'est lui qui m'a sûrement dénoncé à Fantoche comme le mieux informé de la rue Tournefort.

Joly et Fantoche se sont certainement très bien entendus sur notre dos. Il est de plus du genre à ramener tout à lui et à ses relations. « Mon ami Julien, de la préfecture » ou « Je le racontais avant-

hier à Monseigneur l'Archevêque d'Aix » ou encore : « J'ai de grandes amitiés dans le Luberon. »

Je reconnais cependant qu'il ne doit pas être facile pour un policier d'Aix de plonger sans s'y noyer dans notre milieu maçonnique. Nous ne sommes pas plus obscurs, mystérieux, combinards que les autres Français, mais nos traditions ont développé chez nous certains réflexes d'autodéfense. Quand il m'a interrogé, juste avant mon arrestation, Fantoche s'est écrié : « Vous, les maçons, vous êtes plus fermés que des huîtres, mais ne vous faites pas d'illusion, je forcerai votre bunker. »

Enfermés ? Je suis enfermé, moi ? Enfermé, le bon docteur Marot que l'on voit tous les jours dans nos rues aller de patient en patient ? Enfermé, le professeur Théo Sérignan que ses anciens élèves, de passage à La Roquebrussanne, viennent saluer chez lui, parfois trente ans après avoir passé leur bac ? Enfermé, Henri Paget, le grand savant de Cadarache ? Et le petit Titou de la coopérative ? Je sers du vin toute la journée, je suis enfermé ? Non. C'est Fantoche qui m'a mis en cage et enfermé.

Ce fut folie de le provoquer, mais je ne regrette rien, sauf d'avoir compromis Théo en lui demandant de déménager nos archives et mon ordinateur. Mon inconscient m'a inspiré, si j'en crois Victor, mais pour Victor, c'est l'inconscient qui inspire tout.

Un bunker que Fantoche veut forcer ? Non. Nous ne sommes pas enfermés, mais nous nous retranchons périodiquement dans un lieu clos pour réfléchir ensemble. L'enfermement, c'est ce que j'ai connu sur la banquette crasseuse de la cage grillagée.

Fantoche aussi a un inconscient. Des francs-maçons lui sortaient de partout, sans parler de ceux qu'on lui aura désignés à tort. Comment fait Ciu pour que l'on ne le soupçonne jamais d'en être ? Il sait trouver les mots qu'il faut et, pendant la *Coupe des Deltas*, il refuse tout signe ou attouchement de ces maçons idiots qui nous arrivent d'ailleurs et qui se feraient reconnaître par le Diable si le Diable n'avait pas mieux à faire chez les curés que chez nous.

Certaines et certains de ces estivants prétendus francs-maçons ne connaissent même pas l'adresse de la rue Tournefort. Ni Ciu ni moi ne la donnons jamais. Il y a en France aujourd'hui beaucoup trop de maçons à la gomme.

Fantoche a dû aussi être désorienté dans les débuts de son enquête par la situation de notre temple. C'est le plus beau de la région depuis que celui d'Avignon a brûlé. Frères et sœurs s'y sentent bien pour travailler. Nos murs ont suffisamment de passé pour nous pousser à nous dépasser. Cette formule n'est pas de

moi, mais je m'en sers puisque je l'ai notée. Frères et sœurs ressortent du temple toujours contents et satisfaits. Du coup, nos trois loges et celle de la Grande Loge féminine qui allumera ses feux très bientôt, se sont enrichies de nombreux frères et sœurs des environs. Il arrive bien des fois que l'une de nos trois loges soit préférée à celles de l'Orient de chez soi, ne serait-ce que pour la discrétion de la rue Tournefort. Petite ruelle, cachée dans la vieille ville, elle permet d'échapper à la réputation d'être maçonne ou maçon là où vous avez votre travail. C'est triste à dire, mais dans certains métiers, il faut encore se cacher d'être maçon, juif ou homo et les noirs qui ne peuvent pas donner le change sont très souvent discriminés d'office. Pour ne pas être vus, rien de mieux que notre petite rue. Elle abritait autrefois, du temps de la jeunesse du père de Théo, un bordel réputé. On y venait perdre son pucelage, parfois de très loin. Il se raconte aussi que certaines tenues rituelles s'y prolongeaient. Pas forcément pour monter dans les chambres, mais pour voir, toucher et humer des femmes, *odor di femina* dit Théo, avant de retourner un peu tristement dans le lit conjugal. Le propre père de Théo, fidèle et valeureux maçon du temps de *La Sociale*, fut un grand amateur de ce bordel tranquille. Il se vantait de s'y être endormi une nuit après une tenue. La sous-maîtresse avait interdit qu'on le réveille avant midi le lendemain et il était rentré penaud à Mégara, cette belle maison de famille en ville-haute que Théo habite à présent. Le sévère professeur Théophile Sérignan ne manque jamais l'occasion de rendre un hommage égrillard à son père avec cette histoire, digne, dit-il de Maupassant et de Toulouse-Lautrec. Nos sœurs protestent. Elles trouvent que Théo glorifie la prostitution. Il s'en défend. Les maçons ne montaient jamais dans les chambres, ils se contentaient du salon, affirme-t-il trop fermement pour convaincre nos sœurs.

Pour ce fameux bordel d'autrefois comme pour le temple d'aujourd'hui, la discrétion reste une nécessité dans les sociétés hypocrites. Quand Fantoche a saisi mon ordinateur, l'adresse de nombreux frères a bien dû le surprendre : Aix, Avignon, Beaucaire, Arles, Carpentras, Cavaillon et j'en passe. Il m'a été rapporté qu'il n'en revenait pas. D'un côté, *Big Brother Bear* et tout le bruit qu'on a fait autour pour récolter de l'argent contre l'obésité. De l'autre, la rue Tournefort, où nul ne passe jamais tant elle est cachée en vieille ville.

Si quiconque a rapporté à Fantoche quelques-uns des propos de Théo et si Edgar Joly nous a bavé dessus en racontant que nous ne méritions pas le respect de la grande franc-maçonnerie

mondiale, chacun comprendra que j'étais le dindon tout trouvé à jeter en pâture sur le Mail.

Le grand public, venu pour la *Coupe des Deltas*, demandait en terrasse de la Brasserie du Mail : Qui donc est ce Titou ? Le croyez-vous coupable ? Je fus ainsi un jour et une nuit au centre de l'Affaire.

Quand il m'a eu enfermé dans la cage grillagée, Fantoche m'avait déclaré :

- Je vous laisse réfléchir à un bon sujet d'étude pour vos loges : le secret maçonnique doit-il aller jusqu'à la complicité criminelle ?

Sur ce, il m'a tourné le dos. Dans les heures qui ont suivi, mon grand souci a été ma chiasse. Je crâçais, mais j'avais peur. Il paraît qu'il y en a que la garde-à-vue constipe. Moi, ce fut l'effet contraire et j'ai dû plusieurs fois appeler le gardien pour qu'il me mène aux cabinets. Heureusement que je le connaissais, ce gardien, depuis notre enfance. En me ramenant dans ma cage, il m'a dit :

- Mon pauvre Titou, cette affaire remonte beaucoup trop haut pour des petits comme toi ou moi. Tu vois ce que je veux dire ?

Non, je ne voyais pas.

- Très haut, tout en haut. Il n'y a pas plus haut.

Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir et il a murmuré à mon oreille : « L'Élysée ». Moi ? Au centre d'une affaire qui remontait à l'Élysée ?

Je me croyais abandonné à mon sort. Je me trompais. Henri Paget, mon vénérable, avait demandé un rendez-vous d'urgence à Fantoche et ils se sont vus pendant que j'étais enfermé. Hélas, d'après mon gardien, le ton a vite monté entre eux. Fantoche exigeait d'Henri la liste exhaustive des membres de nos trois loges. Henri a refusé, bien sûr. Fantoche, haineux, a accusé Henri d'avoir organisé une réunion informelle où il avait été question de la disparition de Marie-Germaine Blanc, grande amie de nos loges et sans doute franc-maçonne elle-même. Henri a répondu qu'il ne connaissait aucune Marie-Germaine Blanc. Fantoche l'a traité de menteur et il a crié qu'il en avait assez, plus qu'assez de la loi du silence. « Vous n'êtes rien de moins qu'une sordide mafia. Votre loi du silence vise à couvrir les assassins. »

Fantoche, mal renseigné, ne se rendait pas compte qu'il parlait à un grand scientifique. Henri n'a l'air de rien, mais il en connaît un rayon sur les secrets du nucléaire et il en a eu marre. Il a pris

tout à coup Fantoche de très haut. Si vous ne libérez pas Titou, ça va barder ! Tout le commissariat l'a entendu crier.

- Vous accusez les francs-maçons, quelles preuves avez-vous contre nous ? Vous évoquez une disparition, puis un meurtre, et quoi encore ?

Nous n'avons jamais vu Henri en colère, mais je me doute du ton qu'il a dû prendre. Le commandant Moret ne devait pas en mener large.

Après la sortie de mon vénérable, il est venu me chercher dans ma cage et il s'est défoulé sur moi :

- Attention, les francs-macs ! À force de vouloir tout envahir et tout dominer, il va vous arriver de sérieuses bricoles.

Que répondre ? J'ai fait le fada. Je ne savais rien sur rien et, en lui refusant la liste, je respectais la plus noble des traditions. Elle n'avait d'égale que le secret de la confession.

Fantoche en est alors venu à la politique. Il voulait savoir comment je me situais. J'ai pensé à ce que mon pote, le gardien, avait murmuré : « L'Élysée ». J'ai refait le fada. La politique ? Les loges n'en font jamais. Chacun vote comme il veut.

Fantoche a certainement cru que je me payais sa tête. Il m'a demandé si, rue Tournefort, nous étions d'accord avec le maire. J'ai répondu : « Certains oui, d'autres, non. » Il a poursuivi sur *Big Brother Bear*. Pourquoi nous afficher ainsi sur le Mail si nous étions si attachés au secret maçonnique ? Je lui ai répondu que, pour moi, *Big Brother Bear*, c'était de la franc-maçonnerie Coca-Cola.

- Donc, vous êtes de gauche. Oui ? Non ? N'ayez pas honte de vos idées.
- La police n'a pas le droit d'interroger un citoyen sur ses opinions politiques. En refusant de vous répondre, je défends un acquis moral fondamental.

Je sais faire le fada, mais sur ce sujet-là, je peux vite me fâcher tout rouge. L'exaspération montait en moi. À tort ou à raison, de très nombreux Français, dont je suis, pensent que notre Justice marche le cul par-dessus la tête. Juges et policiers pataugent pendant que tourbillonnent les soupçons. Là encore, contrairement à notre idéal de raison pure, c'est la déraison qui l'emporte. C'est tout cela qui fait dans les médias le suspens des affaires judiciaires. Dans l'affaire du Luberon, le suspens est d'une autre nature puisqu'il est maçonnique. On ne cherche pas seulement le coupable comme dans une vulgaire affaire de truands, telle *French connection* ou *Du Rififi sur la Canebière*. Dans ces films, les méchants se cachent de la police parce qu'ils

sont méchants et font le mal. Dans l'affaire qui m'est tombée dessus comme une tuile glissée d'un toit, je cache nos archives pour faire mon devoir de maçon.

- Le dialogue est impossible entre nous, commandant.
- Nous ne dialoguons pas, Monsieur Titou, vous subissez un interrogatoire. Faites-vous assister d'un avocat, si vous le voulez, mais aidez-moi à découvrir un criminel, même s'il est de vos amis.

Qu'est-ce qui a fait que, face à Fantoche, il m'était impossible de calmer ma colère ? Avec le recul, je pense qu'il m'avait à nouveau blessé en prétendant que j'avais honte d'être de gauche et cela m'a tellement agité que je lui ai parlé, beaucoup trop parlé de mon rapport à la politique.

Ce que j'avais à lui dire aurait pu se résumer en quelques mots. Avant d'être initié, j'évitais les rapports avec toute personne que j'estimais de droite. Je vote à gauche comme je me lave les pieds, les mains ou les dents. Cela m'est aussi naturel que de ne pas cracher par terre dans la rue ou de ne pas bousculer une femme qui pousse une voiture d'enfant. Toute discussion politique m'est inutile. Je connais mes raisons. Nul ne me fera jamais basculer dans l'autre camp. Lorsque je suis entré à *La Justice*, loge du Grand Orient, je ne me suis posé aucune question sur la droite et la gauche. Si j'avais imaginé qu'il y avait quelqu'un de droite à *La Justice*, j'aurais arrêté net la procédure d'initiation. Il est donc totalement imbécile de me dire vingt ans après que j'ai honte de mes idées.

Ce qui s'est passé en moi depuis mon initiation, tous les francs-maçons le comprennent : Je suis devenu tolérant.

Deux mois après mon initiation, commençait la campagne pour les élections au Conseil général et j'appris qu'un de nos frères se présentait à droite dans le canton voisin. Je ne voulus d'abord pas y croire. J'ai pris mon vélo pour aller faire le tour des panneaux d'affichage. Pas de doute : C'était bien un frère maître de *La Justice* qui se présentait à droite.

J'ai d'abord pensé à démissionner. Comment m'imaginer dans la chaîne d'union à la fin des tenues avec un frère qui se présente à droite ? Cela me paraissait immoral. Qu'un franc-maçon vote à droite, je pouvais encore l'admettre, mais qu'il se présente à droite, non.

Je m'en suis expliqué avec Fantoche. Qui se présente à gauche veut faire du bien au peuple. Je ne suis pas naïf : un candidat de gauche peut être une crapule, un menteur, un traître à la classe

ouvrière, mais il est supposé ne pas l'être jusqu'à preuve du contraire.

Celui qui se présente à droite, comme par exemple notre nouveau maire, cherche à faire ses affaires. Il n'est pas forcément une crapule noire. Il peut avoir le souci du bien public, mais il est avant tout quelqu'un qui cherche le soutien des gens friqués et il se met à leur service.

- Développez-moi cela, m'a dit Fantoche.

J'ai été fada, comme dit de moi Victor le Belge. On ne bavarde pas avec un flic s'il vous a mis en garde-à-vue. Tout avocat vous le dira. Moi, j'ai parlé. J'ai été pris d'une colique des mots.

Tous les candidats de la droite font un métier de pute. Comme la loge m'a rendu tolérant, j'entre sans rechigner dans une chaîne d'union malgré les frères de droite comme j'embrasse sans dégoût une amie de ma femme qui racole dans une camionnette sur la route de Châteaurenard. N'allez pas croire que j'ai des intentions sur elle. J'ai pour femme une magnifique baiseuse et je n'ai pas besoin des services de Juliette. C'est à l'hôpital où elle se fait suivre qu'elle a connu Yvette et nous sommes devenus amis tous les trois. Comprenez-moi bien, commandant. Si je suis tolérant pour Juliette, je peux l'être aussi pour un conseiller général de droite ou un maire comme le nôtre qui est bien plus putain qu'elle. Ils racolent tous les deux. Et alors ? C'est la vie. Les fréquenter renforce mes convictions : vote à gauche et fidélité à ma femme. Ne riez pas. Juliette est grande, belle et très chouette avec une chevelure toute frisée qui tire sur le roux. Elle n'aimerait peut-être pas que je la compare à notre putassier de maire. Elle a bac plus deux, mais pas de boulot. Elle travaille surtout avec les camionneurs et les routiers qui vont au marché national de Châteaurenard, mais elle a aussi des clients ailleurs et même des très riches dans le Luberon.

- C'est une piste que vous me donnez là, Monsieur Gastaldi ? Vous vous décidez à collaborer ?

Le mot collaborer est de ceux qui me mettent en pétard, même si pendant la guerre je n'étais pas né.

- Je ne vous donne aucune piste, je ne sais rien de cette affaire.

Fantoche m'écoutait, surpris, méfiant, agacé. Je le tenais pour un flic borné. Il a dû penser que les francs-maçons ne volent pas bien haut. Il me regardait comme si je délirais, petit bonhomme minable qui ressemble à un *escagfenou*, ces petits escargots blancs qui ne font pas plier les branches du fenouil.

- Vous avez beaucoup de filles comme cette Juliette dans vos loges ? Route de Châteaurenard, avez-vous dit ?

Quelle imbécillité d'avoir parlé de la gauche, de la droite et surtout de Juliette. Théo et ma loge ont tout fait pour me structurer l'esprit, me l'enrichir et m'enlever mes complexes d'infériorité. Je leur dois tout, mais c'est Victor, quand il me traite de fada, qui m'aide le plus à me comprendre moi-même et à chercher la pierre cachée derrière la montagne. Ayant senti la profondeur du fossé entre Fantoche et moi, j'ai rendu ce fossé encore plus large et plus profond. Ne t'arrête pas à la réalité visible, me dit Victor. L'invisible est dans la vraie réalité des choses, la surréalité.

Le commandant Moret, lui, dans quelle réalité nage-t-il ? Il m'a déclaré brutalement :

- Monsieur Gastaldi, vous ne voulez décidément rien me dire qui me servirait à trouver les meurtriers de cette jeune femme ? Vraiment pas ? Car elle est morte. Sauvagement assassinée. Non, décidément non, vous ne voulez rien dire. Vous demeurez fermé à double tour, crispé sur la Loi du silence. Cette Juliette, c'est une diversion ou une piste ? Vous voulez m'envoyer sur la route de Châteaurenard ? C'est bon, j'irai, mais c'est dans vos loges que je dois chercher le ou les coupables. Je vous remets donc en cage pour la nuit. Nous verrons demain si vous vous réveillez dans de meilleures dispositions.

À suivre...

*

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.